

II

Le roman de Fantasio et de Florentine ne dura que ce que durent les roses.

Mais il y a tantôt vingt ans, la célèbre Florentine, se voyant déjà dans l'autre monde, appela à son lit de mort son cher Fantasio. Les deux amoureux se regardèrent avec effroi, se reconnaissant à peine, puisque si longtemps s'était passé depuis cette fulgurante passion qui les avait jetés dans les bras l'un de l'autre. Ils s'embrassèrent pourtant, mais non plus avec cette belle étreinte qui avait marié leur jeunesse. Après quelques paroles sur le présent, on se rejeta sur le passé comme si on dût y retrouver les fraîches émanations de 1850, où on s'était aimé à en mourir. Ils revécurent dans cette aurore poétique qui leur avait donné tant de joies, même la volupté des larmes.

— Quoi ! c'est vous !

— Quoi ! c'est toi ! Nous aurions dû mourir sans nous revoir.

— Qu'importe, puisque tu es belle toujours !

— Chut ! ne profanons pas cette heure, qui est ma dernière heure, par de vains compliments.

Florentine prit la main de Fantasio :

— Embrasse-moi, si tu l'oses.

Elle avait toujours raillé, même dans ses jours de tristesse, même dans ses heures de passion.

On s'embrassa et on se réembrassa. Mais ce n'étaient plus deux corps, c'étaient deux âmes à demi envolées, battant de l'aile comme deux oiseaux blessés. La mort, l'odieuse chasse-resse, les avait atteints en plein cœur.

— Monsieur mon ci-devant adorateur, je dois vous dire, à cette heure suprême, que vous fûtes le plus aimé.

— Un peu plus, un peu moins, qu'importe,

puisque nous avons eu nos heures adorables ;
remercions les dieux de notre rencontre dans
les plus belles années de la vie.

— Oui, remercions les dieux, puisqu'ils nous
ont donné le souvenir, puisque là-haut, dans
l'autre monde, nous nous souviendrons encore.

— Oh ! oui, nous nous souviendrons.

— Sais-tu pourquoi je t'ai appelé ? C'est
pour te remettre tes lettres, que j'ai toujours
reliées dans mes heures tristes, comme pour
me donner encore le courage de vivre.

Et, disant ces mots, Florentine prit sous son
oreiller deux à trois cents lettres entourées
d'un ruban mauve.

— Que veux-tu que je fasse de tout ce
griffonnage ? As-tu là un brûle-parfum ?

— Mais il y a du feu dans la cheminée.

Il prit les lettres pour les faire flamber.

— Encore un instant, dit-elle.

Et ressaisissant les lettres :

— A propos, j'espère que tu m'as rapporté
les miennes.

— Oui, lui dit Fantasio, lui montrant un
petit volume très artistement relié en peau de
chagrin.

Florentine feuilleta silencieusement le petit
livre.

— Est-ce possible ! dit-elle après un silence.
Quoi ! je t'ai aimé tant que ça ! Ah ! c'était le
beau temps ! Nous avons perdu la tête, toi
comme moi.

— Oui, comme je disais alors, tu m'avais
dépeuplé l'univers de femmes. Toi seule !

— Toi seul ! répéta la comédienne. Écoute,
ce serait un crime de brûler ces autographes
qui sont l'expression d'un amour inouï. Je vais
te donner tes lettres, tu les feras relier avec
les miennes. Et comme tu me survivras, toi
qui es toujours jeune, toi qui braves le temps,
tu feuilletteras le petit livre en disant : « Elle
est là ! » Ce qui te dispensera d'aller au cime-
tière.

— Tu as raison, murmura Fantasio : non,
non, il ne faut pas brûler tes lettres, ni les

miennes. Notre passion a fait du bruit ; prouvons aux matérialistes que dans notre temps on savait aimer, parce que dans notre temps on croyait encore à Dieu.

La comédienne ne survécut guère à ce dernier rendez-vous, et mon ami Fantasio la suivit de près chez les morts.

Je vais donner ici, selon le vœu des deux amants, quelques-unes de ces lettres. Quand l'amour s'élève à ces hauteurs dans le bleu, il est purifié comme s'il eût traversé le septième ciel. Une dernière fois ces lettres brûleront. Après quoi, elles ne seront plus qu'un peu de cendre.

Nous débutons en pleine passion.

.

« Je suis jalouse, jalouse.

» Sais-tu ce que c'est ?

» Sait-on qu'avec cela la vie est impossible et qu'il faut se tuer, oui, se tuer — ou tuer ?

» Je la hais, cette demoiselle aux yeux faux qui n'aime pas vous regarder en face.

» Je hais cette femme, dont les chairs portent encore la trace des embrassements que je rêvais.

» Je voudrais la presser si fort contre ma poitrine que sa frêle existence s'éteignit seulement au contact des battements de mon cœur pour lui.

» Je la jetterais ensuite dans le passé, ce gouffre toujours béant où s'engloutissent toutes choses oubliées.

» Et je l'aimerais tant, qu'il ne regretterait rien. »

A chaque instant, cet amour était brisé, car si Fantasio avait eu une maîtresse avant Florentine, la comédienne avait eu un amant avant Fantasio, ainsi que le témoigne cette lettre du baron de Marcy à Florentine. Pourquoi ne pas dire tout de suite que cet amant qu'elle n'aimait plus était le petit-fils d'un grand homme d'État, ami de Robespierre, le baron de Marcy ? Encore un de ceux que poussait la passion jusqu'à la mort.

« Ma chère Florentine, au moment de rompre et de renoncer pour toujours aux chères espérances que j'avais de vivre avec vous, je vous demande de bien réfléchir et de consulter votre cœur sans vous laisser conduire par votre imagination, qui, vous le savez, vous entraîne loin quelquefois.

» J'ai eu contre moi, je le sais, des rêveries que vous-même oublierez bien vite si vous voulez et si vous revenez de bonne foi dans la vie honnête où je vous ai vue toujours marcher. »

Le baron de Marcy attendit, brave comme l'épée ; il ne se décida pourtant point à ressaisir la belle vision qui le fuyait. Il eût été curieux pour un psychologue de voir une des rencontres des deux rivaux : Fantasio et Marcy, car leurs yeux ne jetaient pas des regards, mais des éclairs. Après ses heures de colère, le baron retombait dans la somnolence de l'incertitude. Aussi laisse-t-il échapper ce lamento qui peint bien son désespoir :

« Ma vie est desséchée, les cris du désespoir sont mes seuls accents que peut contre l'avenir ma raison impuissante. Aucun bonheur ne pourra plus toucher mon âme épuisée, ma jeunesse ne se réchauffera plus aux rayons de l'espérance ; au secours de ma douleur, il n'est plus qu'un refuge : la mort. »

Deux fois on arrêta les conditions du duel entre le baron de Marcy et Fantasio ; mais deux fois Florentine eut l'art d'empêcher la rencontre entre les deux amants. La seconde fois, elle arriva, toute vêtue de noir et tout échevelée, pour séparer les combattants, promettant tout ce qu'on voulait, jurant qu'elle se jetterait entre les deux épées.

III

La moralité de tout ceci, c'est qu'elle continuait à s'égarer entre le poète et le baron. Un

jour, qu'elle était décidée à rompre avec Fantasio, elle lui écrivit :

.....

« C'est le cœur désolé que je vous écris ceci, que j'ai pesé. Je ne reviendrai sur rien de ce que je vais vous dire — quelque déchirement que cela me cause, quelque tristesse que vous en ressentiez. Nous avons été deux fous ; le premier réveillé, c'est moi — parce que peut-être j'étais la plus folle.

» L'amour à deux est le plus charmant rêve du ciel. Dieu l'envoie sans doute à ceux-là qui l'ont gagné par quelque estime honnête ou glorieuse. Nous, pauvres pécheresses déshéritées de ce divin bonheur, l'amour à quatre nous est seulement permis, amour triste ou caché. Je ne veux point encore vous en démontrer l'absurde et l'odieux, plus que moi vous avez assez de cœur dans l'esprit pour l'apprécier. Vous chercherez sans doute d'où me vient ce retour subit à des sentiments que votre adorable amour avait fait naître chez

moi ; ne cherchez pas. C'est tout simplement, comme je vous l'ai dit, le retour à la sagesse.

.....

» Adieu, plus de rêves, plus de soleil, plus d'amour, plus de jeunesse. L'avenir est fermé, il ne reste plus rien, rien que le souvenir et les larmes. Adieu ! »

Elle voguait toujours entre deux courants ; voyez plutôt ce retour vers Fantasio :

.....

« Je suis triste et je pleure, pauvre folle qui ai mis tout mon esprit dans un poète. Se souvient-il seulement de mes yeux à cette heure ?

» Je sais un petit coin où le ciel est tout bleu, le gazon toujours vert. Il y a de grands saules qui pleurent quand soupire le vent et de grands bois mystérieux dans lesquels se juche une maison, hutte bien-aimée, cachée par l'aubépine rose et blanche. C'est là que je suis née, c'est là que je voudrais t'aimer. Pour y aller avec toi, je marcherais pieds nus.

.....

» Suffit-il de t'aimer pour être heureux, mon doux ami que je regrette ?

» Nous sommes comme deux voyageurs réunis pour la même route, pour le même but, pour la même sympathie, et dont l'un est forcé de prendre à gauche tandis que l'autre va à droite.

» Alors seulement reste le souvenir et c'est alors que je cours m'enfermer dans ma chambre en croisant mes bras sur mon cœur pour qu'il ne m'échappe pas. Il répète au dedans mes chants d'amour comme une prière à Dieu recueillie et consolante. »

Nous retrouvons bientôt Florentine à Bordeaux, où l'amour de la renommée remplace, pendant un temps, l'amour de l'amour.

.....

« Va, petit papier blanc — dernière page du livre — retourne à lui et dis-lui que je l'aimais à en mourir, et que pour ne pas en mourir, il m'a fallu me jeter de Charybde en Scylla.

» Mensonge, mensonge ! il n'aimait pas celui qui n'aime plus !

» J'ai joué — bien peu d'argent, hélas ! la salle pleine des abonnés — et un succès absurde — fou. J'ai été inondée de fleurs, l'enthousiasme est à son comble, comme on dit. Pour aujourd'hui je ne dis que cela et un peu que je t'aime.

» J'ai fait une sottise tout récemment, et réduit au moins de dix le nombre des bouquets qu'on me jette. C'était chez le roi d'Aquitaine, à Girouville. Au moment où il allait me cueillir une rose, je m'écriai : « Arrêtez ! pauvre petite fleur, qu'a-t-elle fait ? Je ne veux pas causer de mort ; autant j'aime une fleur sur sa tige, autant je suis peinée de la voir se flétrir et passer dans mes mains. »

De Bordeaux, Florentine part pour Turin, où l'appelle un engagement superbe :

.....

« J'ai joué, hier, mon cher bien-aimé, et les succès de Bordeaux sont dépassés. J'ai déjà

ma petite cour, mais ne t'en effraye pas. M. Ferdinand Barrot est venu me voir dans la coulisse, et tout le corps diplomatique passe son temps chez moi.

» Madame X... peut prendre mes rôles et Plouvier les lui donner. Elle aura toujours sa vieille taille et moi mes dents. Et quand je ne les aurai plus, je ne mordrai plus, c'est vrai ; mais j'ai du temps devant moi.

.....

» J'ai reçu tes lettres, cher bien-aimé ; elles passent les montagnes sans perdre le parfum que j'aime — elles traversent les sauvages, les Savoyards, les indifférents pour venir à moi, qui les attends avec tant d'impatience, ces bonnes chères petites lettres qui savent si bien me remuer. Tu ne sais pas, quand tu les lances dans l'espace, quel grand rôle le hasard leur a donné dans ma vie.

» Les Italiens ne me plaisent guère. D'abord tu sais si je suis parfaite. Je te l'ai assez souvent dit pour que tu en sois convaincu. Eh

bien ! je suis dépassée par ces messieurs. Ils ont deux langues de plus que moi. L'italien et le piémontais s'entend. Il m'en reste toujours une, il est vrai, dont je me sers comme quatre et qui pourrait bien rabattre leur caquet ; mais c'est égal, je suis humiliée, je voudrais tant te dire : « Io amo ! » Mais bah ! allons-y à la bonne franquette, je t'aime !

.....

» Je plaisante, et je n'en ai pas envie. Je suis triste à mourir. Je te regrette et je regrette davantage de vivre. Je ne sais de quel côté me tourner pour trouver dans le ciel l'astre maléfaisant qui préside à ma destinée.

» Je suis bâtie d'une façon alarmante pour ma sûreté et celle des autres. Je rêve l'inconnu, je souhaite ce que je connais et les deux ne s'accordent point. Il n'est rien qui puisse me plaire une heure hors ton amour, et encore voudrais-je monter en ballon l'un portant l'autre, ton amour et moi, pour nous envoyer dans des régions ignorées. »

Pendant la jalousie de Florentine était restée à Paris. Mais si Fantasio n'avait peur de rien, Florentine s'amusait de tout, abritée, comme elle le disait, par l'éventail des Alpes :

« Mon cher amour, vous me trompez abominablement, mais je vous pardonne en l'oubliant, et puis, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, vous êtes assez puni, — vos *objets* ne me valent pas, à beaucoup près ; moi je vous aime toujours ; c'est, d'ailleurs, un parti pris. On me dit d'être bien fière, et je le suis vraiment. Soyez-le aussi, puisque je reporte à vous tous mes succès. »

IV

Combien de lettres amoureuses que je ne donne pas ici parce que je suis forcé de passer rapidement à travers les histoires romanesques qui ne sont pourtant pas du roman. Que si on

voulait quelques élans de passion de Fantasio dans ses heures d'affolement, on lirait quelques-unes des cent lettres que Florentine avait conservées de son terrible ami : on va voir que l'amant et la maîtresse pouvaient se comprendre, puisqu'ils écrivaient tous les deux dans le même style. Voyez plutôt ces pages de Fantasio :

« O Cléopâtre ! L'autre buvait des perles ; toi, tu bois des larmes. Ta coupe enchantée est taillée dans le marbre d'une tombe antique.

» J'ai dans mon cœur une vigne que le soleil a dorée en la frappant à l'heure de la rosée. Chaque fois que tu me blesses au cœur, les grappes s'ouvrent et versent des larmes dans ta coupe de marbre sépulcral.

» Et tu bois avec volupté et tu t'enivres avec fureur de ce vin qui est ma vie, ma joie, ma douleur, ma poésie, mon âme.

» Pourquoi as-tu de beaux yeux d'outre-

mer qui sont toujours là — yeux de serpent qui donnent le vertige, yeux que je n'ai vus qu'à toi, yeux de Sphinx et de Sybille

» Dis-moi pourquoi ton âme ne met jamais la tête à la fenêtre, quand je suis là? Craint-elle donc de m'effrayer par sa force ou de se laisser surprendre dans sa faiblesse?

» Va! je suis plus fort que toi, parce que j'ai dompté ma force elle-même pour la jeter à tes pieds; parce que je t'ai plus aimée que moi; au point que si je pouvais me supprimer pour devenir un des mille rayonnements de ton âme, je le ferais sans jeter un regard en arrière.

» Toi, tu m'aimes par curiosité.

» Je disais Cléopâtre pour commencer, je finis en disant Ève.

» Finir! Jamais. Qui que tu sois, je t'aime et je suis heureux de mon malheur.

» Où es-tu? Je dis à mon âme: — Ame, ma sœur âme, ne vois-tu rien venir?

.....

» Comme je suis heureux de t'aimer et de te le dire — et de me le dire surtout. C'est là ma plus belle chanson. Si tu savais, chère, douce et odorante — comme un fruit d'espallier — si tu savais quel charme adorable verse ta bouche quand tu l'ouvres pour la fermer sur la mienne. Je n'ai jamais trouvé tant de parfum en coupant une pêche sous mes dents.

» Sais-tu que ton âme est un Alhambra où je découvre tous les jours une beauté, où je veux toujours promener mes rêves radieux qui n'avaient jamais trouvé que des mesures. Quelle folie charmante que l'amour, et que je suis sage de t'aimer si follement, ô mon affolée!

» J'ouvre mes lèvres — ferme les tiennes, si tu l'oses.

.....

» Bonsoir, mon cher amour; comment portes-tu la couronne de folies? car il paraît que tu deviens une Ophélie échevelée.

» Autre temps, autre amant. Quand nous

aurons bien couru le monde, nous nous apercevrons peut-être que ce n'était pas la peine de faire tant de chemin pour quitter mieux que ce que nous trouverons ailleurs. Mais moi je te l'ai dit, ce que j'aime dans une femme, c'est l'amour qu'elle a pour moi et non l'amour qu'elle a pour un autre.

.....

» Plus je te vois, plus je t'aime ; *partant*, ne veult plus. A quoi bon ? Vous m'appelez votre ami : je ne donne pas dans l'amitié des femmes — la vôtre m'est impossible. Si vous aviez su quel cœur battait entre vos mains !

» Je ne suis pas né pour les grands désespoirs. Dieu merci, j'ai trouvé toujours à propos une femme qui m'a consolé soit pour le nouveau de l'aventure, soit pour la curiosité, soit pour l'amour lui-même.

» Adieu donc, point d'amitié. Aujourd'hui, nous nous sommes aimés cinq minutes : c'est cinq minutes de trop ! »

On pourrait donner beaucoup d'autres au-

tographes de ces deux plumes emportées par toutes les folies de l'amour. Je voulais indiquer dans ce roman par lettres comment on se montait la tête et le cœur dans ce temps-là. Je ne crois pas qu'aujourd'hui on donne mieux la réplique à son partenaire dans le jeu de l'amour qui sera toujours le jeu du hasard.

Il y eut bien encore des rapapillotages, mais on avait sauté par-dessus les haies du palais enchanté. On n'eût pas retrouvé les divines ivresses de la première saison. Ce fut donc un sage, ce Fantasio, quand il s'arracha le premier à cette adorable folie qui menaçait de passer du printemps à l'hiver. Ces violentes amours ne durèrent qu'une heure. Quand on a cueilli l'heure, il faut héroïquement fermer le livre vécu.

Le croirait-on, tout ce style flambant, toutes ces échappées vers l'infini, toutes ces aspirations vers l'âme du beau, tout cet amour enfin qui ne touchait pas la terre et qu'on

croyait déjà enraciné dans le ciel, devait tomber dans le néant pire que la mort.

Bien plus, à moins d'un an de là, l'amoureuse, qui naguère se nourrissait de larmes et qui jurait ne jamais boire d'autre rosée, était entrée dans une conjuration qui se formait alors contre son Fantasio, devenu un personnage de l'Etat. Elle fut parmi les plus acharnés à sa chute, ce qui rappelle ce mot d'un ancien Grec sur l'amour :

« L'amour, prenez garde, c'est une arme à deux tranchants. »

XV

LA LISETTE DE BÉRANGER

I

Enfin, Béranger revient sur la scène ; on va le chanter partout.

Béranger ! — M. de Béranger, s'il vous plaît — fut célèbre pendant les cinquante premières années du siècle et oublié pendant le reste du temps. Mais, grâce à Dieu, ou plutôt grâce à la poésie, grâce au génie de cet autre Horace sans le savoir, il est de ceux qui reviennent. Pour les gens qui se moquent de cette grande capricieuse, la mode, il est moins